



Françoise LAUTMAN, éd., *Ni Ève ni Marie, luttés et incertitudes des héritières de la Bible*, Genève, Labor et Fides, 1998, 350 p.

Mathilde Dubesset



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/306>

DOI : 10.4000/clio.306

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 1999

ISBN : 2-85816-461-4

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Mathilde Dubesset, « Françoise LAUTMAN, éd., *Ni Ève ni Marie, luttés et incertitudes des héritières de la Bible*, Genève, Labor et Fides, 1998, 350 p. », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 9 | 1999, mis en ligne le 21 mars 2003, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/306> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.306>

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2022.

Tous droits réservés

Françoise LAUTMAN, éd., *Ni Ève ni Marie, luttes et incertitudes des héritières de la Bible*, Genève, Labor et Fides, 1998, 350 p.

Mathilde Dubesset

- 1 Cet ouvrage est issu d'un colloque de l'Association française de Sociologie religieuse sur « Femmes et religions » qui s'est tenu les 6-7 février 1995 à Paris à l'IRESO. Il présente une sorte d'état des lieux sur les recherches conduites en sociologie et en histoire sur une thématique qu'avait abordé le numéro 2 de CLIO (lequel est plusieurs fois cité). Organisée autour de quatre thèmes (« enjeux de la construction et de la maîtrise des représentations féminines », « La difficile marche vers les ministères », « Un rôle reconnu: les religieuses », « Et les autres, simples chrétiennes... juives... musulmanes », la vingtaine d'articles qui composent ce volume fournit une gamme variée d'analyses qui, malgré le titre annoncé, dépassent le cadre du christianisme. Parmi les questions qui traversent ce livre: la spécificité religieuse des femmes (globalement plus pratiquantes que les hommes dans l'Europe de cette fin de XXe siècle); la place des femmes au plan institutionnel dans les différentes Églises; les représentations des femmes, du féminin qui sont construites et diffusées par les religions. Françoise Lautman, dans son introduction, souligne que malgré la place centrale du catholicisme comme objet de recherches en France, il n'y a pratiquement pas d'études de sociologie en cours sur des thèmes comme l'accès des femmes au sacerdoce (sujet à forte charge polémique) ou l'évolution certes discrète mais réelle de la place des femmes dans les structures diocésaines et paroissiales.
- 2 Première dimension essentielle dans cet ouvrage, celle de la symbolique. Ainsi Eve et Marie, figures féminines de l'Ancien et du Nouveau testament ont longtemps incarné pour l'une la faute, pour l'autre l'obéissance. L'imaginaire religieux a produit des modèles culturels qui ont traversé les siècles avec cependant des inflexions comme celle qui, à partir des temps modernes, fait de Marie, la « Reine du Ciel ». Beaucoup plus

récemment, le « Catéchisme de l'Eglise catholique » de 1992 insiste, à propos de la création, sur l'unité de nature entre l'homme et la femme, mettant à distance la culpabilité d'Eve. Quant à Marie, ce statut de « Reine du Ciel » que lui avait attribué la culture populaire ne lui est plus reconnu et elle n'apparaît plus explicitement comme modèle de vie chrétienne même si elle continue de représenter symboliquement l'Église. Du côté des représentations du féminin, et du rapport des femmes à la religion les images fortes ne manquent pas chez les mystiques ou les prophétesses, des femmes qui ont développé un mode de pensée original et dynamique où la dimension corporelle est très présente (le thème du Christ-époux chez Thérèse d'Avila). Ces femmes s'expriment par l'écriture mais aussi par la parole : les prophétesses anglo-saxonnes des XVIIe-XIXe siècles étaient déjà dans le registre féministe lorsqu'elles réfutaient les interdictions de Paul à l'encontre des femmes. La question du texte biblique et de ses interprétations fait justement l'objet de relectures proposées depuis les années 1970 par des théologiennes surtout nord-américaines, allemandes ou néerlandaises, dans un mouvement porté à la fois par la vague féministe et par la théologie de la libération. Ces exégètes féministes mettent en avant « un principe d'interprétation » ; l'enjeu est de taille et leurs recherches ont déjà produit des effets, certains éléments ayant été pris en compte dans les textes romains.

- 3 Si les images et représentations se transforment, un verrou demeure dans le monde catholique, celui de l'accès des femmes aux ministères. Claude Langlois montre comment le désir de sacerdoce a été exprimé par Thérèse de Lisieux tout à la fin du XIXe siècle, désir partagé par d'autres religieuses de son temps, mais désir qui n'était ni « dicible », ni « audible » à l'époque. Le monde protestant s'est montré plus ouvert à l'idée d'intégration des femmes au pastoral. Jean-Paul Willaime précise que ce ne fut pas cependant sans réticences et puis un pasteur n'est pas un prêtre, il n'est pas ordonné par un sacrement; c'est moins l'officiant d'un rite qu'un prédicateur de la parole autant de paramètres qui peuvent expliquer l'entrée des femmes. Il y eut aussi des effets de conjoncture; la pénurie de pasteurs pour cause de guerre entraîne le nomination des premières femmes pasteurs en Alsace à la fin des années 1920. De même, nombre de femmes ayant eu des charges pastorales durant la deuxième guerre, l'Église Réformée de France accepte en 1949 l'ordination d'une femme au ministère pastoral mais à titre exceptionnel. C'est en 1974 que les dernières restrictions sont levées. On peut noter que la première génération de femmes pasteurs était bien dotée socialement et culturellement, appartenant à des familles voire des dynasties de pasteurs. Célibataires par obligation, ces femmes étaient soucieuses de ne pas afficher leur féminité, une manière sans doute d'asseoir leur légitimité. Quant aux femmes pasteurs d'aujourd'hui, elles semblent privilégier une religion de proximité, s'intéressant peu à la dimension de pouvoir mais faut-il y voir une spécificité féminine ou une évolution du christianisme en général ? On retrouve les mêmes tendances chez les Anglicans où les premières ordinations sacerdotales de femmes ont eu lieu en mars 1994, un évènement qui déclencha de vives réactions, les Anglicans étant à mi-chemin entre catholicisme et protestantisme. Le départ d'un certain nombre de prêtres vers l'Église catholique a été largement compensé par l'arrivée de femmes de tous âges. Le décalage avec le monde catholique se creuse.
- 4 Pourtant des femmes, les religieuses, ont pu jouer et jouent encore un rôle non négligeable dans cet univers apparemment très masculin qu'est l'Eglise catholique. Missionnaires, « aventurières de Dieu » selon l'expression d'Elisabeth Dufourcq, parfois à l'autre bout du monde et dès l'époque moderne, certaines furent des femmes d'action

voire de pouvoir. Quant aux religieuses évoquées par Kristoff Talin pour l'époque actuelle, elles ont suscité et suscitent encore la curiosité, y compris du côté des médias qui naviguent entre les « sœurs cathodiques » (Sœur Emmanuelle ou Mère Thérèse) et le rire parfois graveleux. Le regard féministe des années 1970 évoque une féminité « déficiente » chez ces femmes et ne comprend guère la dimension de l'engagement religieux. Diverses dans leurs attitudes (elles ne portent pas toutes l'habit), les religieuses, surtout celles qui vivent en petites communautés, ne se reconnaissent plus, surtout pour les plus jeunes, dans les images de passivité et d'abnégation qu'on leur renvoie. Elles peuvent être critiques à l'égard des positions officielles de l'Église, ce fut manifeste au moment de la démission de Mgr Gaillot ; bref, les religieuses peuvent être des femmes modernes. Le propos est un peu provocateur au regard de notre tradition républicaine mais aussi vu du côté du féminisme.

- 5 Féminisme et christianisme ne se sont effectivement guère rencontrés dans notre histoire récente. Florence Rochefort montre le lien entre le féminisme qui émerge à la fin du Second Empire et l'idéal républicain très attaché à la laïcité et donc fort méfiant à l'égard du monde catholique. La rupture avec la religion catholique, vécue comme une émancipation personnelle est d'ailleurs fréquente chez nombre de militantes féministes. Pourtant la question des femmes est posée à la fin du XIXe siècle chez les protestants comme chez les catholiques mais avec des approches et des objectifs différents. Ainsi la lutte contre la prostitution perçue comme la dégradation la plus grave des rapports entre hommes et femmes est un combat majeur pour les protestants du christianisme social. La rencontre entre féminisme et protestantisme se situe d'abord sur le terrain moral tandis que les premiers (et laborieux) contacts entre féministes et catholiques, se font plutôt autour de la protection des ouvrières, du côté du social. L'articulation entre féminisme et catholicisme est beaucoup plus difficile car les penseurs catholiques ne perçoivent pas les femmes comme des individus susceptibles de revendiquer des droits. Cette démarche est plus aisée dans le monde protestant, d'ailleurs les philanthropes protestantes rallient autour de 1900 le mouvement pour les droits des femmes. On peut donc affirmer que le féminisme a posé des questions dans le cadre de la sphère religieuse et sans doute semé des germes de contestation à long terme.
- 6 D'autres univers religieux sont évoqués dans cet ouvrage, le monde juif et l'Islam. D'après Régine Azria, la sécularisation du judaïsme a profité aux femmes, qui, moins sollicitées que les hommes par les obligations religieuses (elles étaient exclues du registre savant et liturgique) ont eu accès par le biais des études, parfois plus facilement que leurs frères, à la modernité. Elles ont pu également s'approprier la culture savante même si les écoles talmudiques orthodoxes restent le domaine exclusif des hommes. L'accès au rabbinat est maintenant possible dans le judaïsme libéral mais il est vrai que le judaïsme orthodoxe (dans lequel les femmes gagnent d'ailleurs du terrain) demeure la référence en Israël comme en France. Un autre aspect des relations entre les femmes et le judaïsme est évoqué par Joëlle Allouche-Benayoun, celui des conversions au judaïsme qui sont très majoritairement le fait des femmes, dans le cadre d'un mariage projeté ou déjà réalisé. La judéité se transmettant par les femmes, l'enjeu est d'importance pour les familles religieuses et la pression sociale une réalité. Mais les motivations pour se convertir sont multiples, l'évènement à la fois personnel et collectif met en jeu la question de l'identité, de l'adhésion à un groupe. L'identité est précisément au cœur du dilemme qui se pose aux femmes d'Algérie dans leurs attitudes à l'égard de l'Islam. En effet, le nationalisme algérien a eu fort tôt une composante

islamique et il s'est crispé très vite sur la question des femmes. Le code de la famille de 1984 est révélateur de ce durcissement. Une enquête menée en Algérie en 1994 montre que les femmes, contrairement à ce que l'on constate en Europe, ne sont pas plus religieuses que les hommes, avec cependant un regain de religiosité chez les jeunes plus touchées par l'islamisme. Les Algériennes sont moins favorables que les Algériens à un projet de société islamiste, percevant sans doute les menaces sur leur devenir ; cela n'exclut pas un attachement à la religion mais sur un mode privé alors que les hommes articulent plus religion et politique. D'autre part, la pratique féminine de l'Islam au Maghreb intègre une longue tradition de culte des saintes, souvent assimilée à des résidus de paganisme aussi bien par les anthropologues européens que par l'Islam orthodoxe. Or il s'agit bien d'un Islam vivant, populaire dans lequel la parole et l'initiatives féminines peuvent s'épanouir d'où la vindicte des islamistes.

- 7 Peut-on parler d'« identité religieuse féminine » ? L'enquête « Valeurs », menée dans les pays européens en 1990, montre que globalement les femmes valorisent et pratiquent davantage la religion que les hommes, avec des écarts plus importants entre hommes et femmes dans l'Europe du sud catholique. Si le décalage s'atténue quand hommes et femmes ont fait des études longues, ou bien du côté des jeunes, la différence (qui n'a pas toujours existé historiquement) demeure; elle n'a bien sûr rien de « naturel » mais on bute selon Pierre Bréchon sur un mystère que l'histoire et la sociologie peinent à éclaircir. Pour Roland Campiche qui analyse le cas suisse, l'homogénéisation tant annoncée des attitudes masculines et féminines se fait attendre. Il rappelle la persistance d'un discours normatif (celui de Jean Paul II par exemple) exaltant les différences mais aussi le fait qu'en imposant l'idée de l'autonomie de la personne, la modernité a libéré un espace pour une recomposition religieuse où les femmes explorent leurs propres voies.